

Exilée

Ola Abbas

Exilée

Traduction Elias Melki

Michel
LAFON

*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2013
11-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Ile de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine cedex

www.michel-lafon.com

*Je dédie ce livre à tous les martyrs
de la révolution syrienne.*

Note de l'auteur

J'ai recouru à des distinctions confessionnelles pour retranscrire des réalités sociales spécifiques à la Syrie et éclairer les événements. Toutefois, je tiens à affirmer que pour moi, comme pour ma génération en révolte, nous sommes d'abord et avant tout Syriens. Notre rêve est de bâtir un État civil laïque, patriotique et démocratique, au-dessus de toute attache rétrograde.

J'ai également employé des pseudonymes pour désigner la majorité de mes proches afin de les protéger de toutes pressions.

Ma mémoire folle titube après un an et demi de schizophrénie – collective et individuelle – vécue dans la fuite de toute chronologie et de toute logique pouvant me persuader qu’il s’agissait de faits réels. Toutes les histoires et toutes les conséquences se sont muées en une fragile illusion, entourée d’une chape plus fine qu’une coquille d’œuf.

J’étais occupée à me réconcilier avec l’univers lorsque la vie me surprit par ce qui peut nous arriver de plus dur : ouvrir les yeux sur la vérité.

1.

Mars 2011

J'entre au siège de la radiotélévision publique, place des Omeyyades, là où la célèbre épée fend le ciel de Damas. Les visages aperçus, alors que je me tiens debout sur une seule jambe, après avoir traversé les couloirs, reflètent un embarras perceptible. Un simple regard jeté au directeur de la télévision, sortant blême du bureau du directeur général, me fait comprendre que l'ombre de la mort commence à hanter les lieux.

Au deuxième étage, sous le bureau du directeur général exactement, se trouve celui du ministre de l'Information. Sur le palier de l'escalier séparant les deux étages, et juste devant le bureau du ministre, me parviennent les expressions de respect et de déférence généralement adoptées lorsqu'il s'agit de s'adresser aux personnalités importantes des services secrets et de l'armée.

En sortant du parking, j'entre par la porte arrière, pour emprunter l'escalier conduisant au troisième étage du bâtiment du fond, réservé au service et à la chaîne des séries mélodramatiques, aux bureaux de la

chaîne satellitaire syrienne ainsi qu'à certains chefs de services. Je traverse le couloir reliant cette partie à l'étage du bâtiment d'en face, abritant les salles de maquillage et de coiffure, les studios de montage, l'ancien dispositif de rédaction, le bureau de la directrice de la chaîne hertzienne, ceux du directeur de la télévision et du directeur général ainsi que différentes autres pièces. J'ai l'habitude d'utiliser cet accès uniquement quand j'ai un travail à faire à la télévision ou quand je rends visite à un directeur, car il me met en connexion avec la radio. Tel n'est pas le cas ce jour-là. Je veux simplement voir.

Je prends l'escalier conduisant au quatrième étage. Le bureau du directeur de la radio est ouvert. Je fais un passage aux lavabos pour vérifier mon allure avant d'aborder le directeur. Son visage est naturellement sombre, d'un teint basané proche du bleu. C'est un glissement de couleur que j'ai observé chez la plupart des habitants de la région du Ghab ayant cultivé la terre dans leur jeunesse. C'est ce même teint basané qui caractérise également les Irakiens. D'un geste, il m'invite à m'asseoir, et continue sa conversation mystérieuse au téléphone, après s'être redressé complètement. Il ne tarde pas à s'affaisser de nouveau et, de cette voix basse proche du murmure à laquelle nous, Syriens, avons recours lorsqu'il s'agit de parler de sexe ou de politique, il termine ce qu'il avait de grave à dire avant de se tourner vers moi :

- Désolé, c'était important.
- Je vous en prie. Comment allez-vous ?
- Bien, merci.
- Quelles nouvelles ?
- Qu'avez-vous entendu ?

Naïvement, je lui réponds :

– Racontez, plutôt.

– Quelques voyous à Deraa, me dit-il, avant d'ajouter d'un ton assuré : C'est comme si c'était résolu. Le président va envoyer des délégations en vue de résoudre le problème avec les parents des enfants de Deraa.

– Ce n'est pas suffisant, lui dis-je. Il faut punir Atef Najib.

Il semble ne pas m'écouter, alors même qu'il m'entend. Il prend de nouveau le combiné du téléphone.

C'est un poète et un ami de ma mère. Une relation fondée sur l'amour de la poésie les a liés, renforcée par leurs rencontres au sein des réunions mensuelles de l'Union des écrivains arabes. C'était avant qu'il ne devienne directeur de la télévision, puis de la radio, et qu'elle ne soit nommée vice-présidente de l'Union. Je le trouvais beau avant qu'il ait abandonné son rêve de devenir écrivain. Ses traits se sont mis à ressembler à ceux des rédacteurs de rapports sécuritaires, petits fonctionnaires déguisés qui espionnent tous les citoyens, riches ou pauvres, analphabètes ou instruits, petites gens ou intellectuels, directeurs ou ouvriers, hommes, femmes ou efféminés. Ils sont parmi nous : au travail, dans les soirées poétiques, les expositions artistiques et les séminaires culturels, dans les usines, les imprimeries, les aéroports, les jardins publics et les boîtes de nuit, dans les mariages, les enterrements et les cérémonies religieuses.

Un chef de service, que je sais un peu fourbe, entre et se joint à nous, après avoir salué le directeur de la radio et s'être incliné dans un mouvement de respect mâtiné de cette alchimie de la bassesse fort répandue, hélas, dans notre vie publique. Nous prenons un café

sans aborder de sujets importants. Je les quitte pour gagner le studio où m'attend mon travail.

*
* *

Je suis la fille d'un homme instruit, marxiste et fils unique, originaire d'un village dénommé Mechrifet al-Machayekh, dans la campagne de Masyaf¹. Il a quitté son village pour s'établir à Masyaf, à la demande de ma grand-mère, déjà veuve, mue par le désir de lui assurer une scolarité digne de ce nom. Tel était, à l'époque, le lot de tous les gens de la campagne désireux de s'instruire. Ils étaient obligés de parcourir de longues distances et de « descendre » des hauteurs de leurs villages, au climat froid, pour rejoindre les écoles de la ville de Masyaf, située entre le massif côtier et les plaines de l'intérieur, et dépendant administrativement de la *mohafazat*² de Hama.

Les parents de mon père étaient des notables alaouites. Ils appartenaient aux grandes familles, ou *machayekhs*³, jouissant de l'estime de la communauté, bien que leur prestige ait pâti ces dernières années de l'extension insidieuse des Assad. Un sanctuaire, couronné d'un dôme, situé sur le flanc le plus élevé de la montagne, est consacré à mon arrière-grand-père. Je me souviens que je le visitais avec ma grand-mère et

1. Masyaf, parfois appelé Masyad, est une ville du nord-est syrien, de 33 000 habitants, dans la province de Hama, à mi-chemin entre Hama et le port de Baniyas.

2. Division administrative correspondant à un département, un gouvernorat ou une province.

3. Équivalent des *cheikhs*, des chefs de village.

que j’y arrivais fourbue, à bout de souffle comme un chien assoiffé, après avoir suivi les sentiers escarpés qui y menaient. Sur place, une vision magique m’attendait, que les grosses griffes du temps n’ont pas réussi à effacer de ma mémoire : un grand espace entouré de cyprès et de pins, parsemé de rochers lisses cohabitant avec des fleurs de montagne, sauvages et rebelles. La joie régnait parmi les groupes dispersés çà et là : des familles avec enfants, venues s’acquitter d’un vœu au sanctuaire ou participer à l’une des nombreuses fêtes locales – comme celle du printemps, le 4 avril¹, ou d’al-Adha². L’endroit s’est transformé avec le temps en un jardin public pour les familles, un lieu de rendez-vous pour les jeunes amoureux et les célibataires. Des tables étaient dressées, sur lesquelles s’entassaient, comme de grandes pyramides, les plats de *bourghoul*³ couvert de ragoût de viande et de pommes de terre. Des cercles de *dabké*⁴ se formaient. On chantait, on riait. Des regards d’amour, spontanés et innocents, s’échangeaient entre garçons et filles, qui s’étaient mis pour l’occasion, simplement et maladroitement, sur leur trente et un. Les doigts en sueur s’entremêlaient, on frappait le sol de plus en plus fort – les hommes voulant montrer leur virilité aux filles –, les pas s’accéléraient avec la montée de l’exaltation collective, dans une effervescence confirmant la ten-

1. Qui s’apparente au Norouz des Iraniens et des Kurdes.

2. Fête du Sacrifice, Grande Fête ou fête du Mouton.

3. Ou boulgour : blé concassé ; plat spécifique aux Alaouites, surnommés parfois « les Abou *bourghoul* » ; c’est un plat de pauvres, issu de leurs récoltes.

4. Danse de groupe folklorique.

dance des humains à danser et à exprimer leur instinct de survie, leur désir de se multiplier et de se perpétuer dans un monde incertain.

À la droite de cet espace, se dressait la coupole du sanctuaire devant lequel se trouvaient des tombes ornées de basilic, dont celle de mon père. À chaque visite, ma grand-mère le couvrait de larmes, de reproches et de blâmes, pour avoir négligé ses conseils et épousé une femme hors de sa communauté : voilà ce que m'a répété ma grand-mère dès l'âge de quatre ans. Nous nous déchaussions et entrions dans le sanctuaire. Plus tard, ma grand-mère s'assurerait que je n'aie pas mes règles, afin, disait-elle, de ne pas souiller les lieux.

À l'intérieur du sanctuaire, nous commençons à tourner autour de la tombe de mon arrière-grand-père couverte d'un tissu vert dont nous découpons de petits morceaux, les *khalaa*, que nous enroulions autour de nos poignets, et qui étaient censés nous apporter une sorte de bénédiction. L'encens embaumait les lieux. On tournait, on exprimait des vœux, on collait notre front sur la tombe, on l'embrassait, et ainsi de suite jusqu'à la fin des supplications. Ma grand-mère implorait et pleurait. L'odeur de l'encens devenait de plus en plus intense, de même que les larmes. À l'instar de tous les enfants qui imitent les adultes, j'implorais et je pleurais comme elle. Elle exprimait des vœux pour ma réussite. Moi, je priais pour ma mère qui, selon ma grand-mère, lui avait brisé le cœur en volant son fils unique, arraché à toutes les deux par le destin, dans la fleur de l'âge. Il est enterré auprès de la coupole alors qu'il n'avait jamais cru à la sainteté du corps qui y était sanctifié, et dont la plu-

part des gens de la région et de la communauté vantaient les vertus. Je me rappelle encore la source près du sanctuaire, jaillie – selon ma grand-mère – de sous la tombe, miracle attestant le mystère et la sainteté du défunt. Elle m’a souvent parlé de cette fille paralytique qui, arrivée au seuil du monument, en était repartie en marchant. Chaque fois que nous venions sur la tombe, nous rencontrions une femme chétive ou une vieille handicapée se traînant, embrassant et pleurant. Et toujours l’encens qui emplissait l’air.

Les histoires concernant les *mazars*, les sanctuaires, alaouites sont nombreuses. Elles ont bercé ma jeunesse et ne cessent de m’étonner.

L’un d’eux, le « *Abou Taqa*¹ », sanctuaire du cheikh alaouite Youssef Rab’o, décédé en l’an 435 de l’Hégire, est célèbre dans toute la Syrie. Il est situé dans la province de Hama, dans un village appelé Rab’o. Les gens sont persuadés que ce « saint » est capable de percer à jour les vols, les infidélités conjugales, les crimes et les relations charnelles illicites. « L’ouverture » est en réalité un trou creusé dans le roc, de 60 cm de hauteur et 50 cm de largeur. La profondeur ne dépasse pas les 40 cm et devient plus étroit au bout. Les suspects s’y engouffrent et jurent qu’ils sont innocents. S’ils sont innocents, ils arrivent à sortir de l’ouverture, quelles que soient leur corpulence. Mais si ce sont des voleurs ou des fornicateurs, ils restent coincés jusqu’à ce qu’un des cheikhs chargés de garder l’ouverture prononce des versets coraniques spéci-

1. *Taqa*, en arabe dialectal, signifie : petite ouverture, lucarne, passage étroit.

fiques leur permettant de sortir, une fois leur culpabilité établie aux yeux de tous. Ce sanctuaire est populaire et célèbre en Syrie. Des gens de toutes confessions viennent le visiter. Lorsque je l'ai visitée, sur l'insistance de ma grand-mère, et uniquement « pour voir », j'ai remarqué une petite arche en marbre donnant sur une pièce où se trouve le tombeau du cheikh, le saint vénéré. J'y ai vu également des images des vertueux, bien-aimés de Dieu, et de nombreux corans. La pièce était chargée de parfum d'encens et m'a fait penser à l'odeur qui m'envahissait quand, petite, je visitais le sanctuaire de mon grand-père paternel. Je me rappelle très bien avoir vu des femmes, voilées ou non, et des hommes essayant d'entrer dans l'ouverture. Un homme s'y trouva coincé, malgré sa minceur, et un autre réussi à en sortir, comme s'il glissait, malgré sa corpulence. J'ai eu la peur de ma vie lorsque ma grand-mère m'a demandée de m'engager dans le trou pour s'assurer que je l'aimais. Naturellement, elle plaisantait. Mais encore aujourd'hui la peur me saisit dès que je pense à cet endroit. Je n'ai plus jamais essayé de la visiter. L'idée d'un passage qui s'élargit et rétrécit selon les péchés des gens me révolte. Je crois que les êtres humains, et notamment les femmes, sont nés pour commettre des péchés. Ce qui ne veut pas dire que je justifie le vol. Cela veut dire que je comprends les fautes des femmes orientales dans une société machiste qui permet aux hommes de faire ce que bon leur semble, y compris la polygamie, pendant que des femmes meurent victimes de crimes d'honneur.

Abou Taqa est resté dans mes souvenirs comme le symbole du malheur des tombes, tel qu'imaginé en

islam : la tombe du défunt rétrécit s'il a fauté ici-bas. Quant aux vertueux qui ont peu péché, leurs tombes s'élargissent.

*

* *

Je me glisse sous l'eau de la douche telle une esclave consentante se pliant aux désirs d'un maître tyrannique et charmant. Je ferme les yeux comme si j'entrais dans le coma. Les filets d'eau chaude glissent sur mon corps comme un rêve. L'odeur du shampoing à la lavande, ma senteur préférée, m'envahit. Le soir s'est assoupi, mais j'ai les sens et le désir éveillés. Je frotte mon corps avec une éponge végétale dure¹, fabriquée à Alep, ainsi qu'avec le savon parfumé au laurier, selon les meilleures méthodes traditionnelles. Je m'essuie les cheveux et le corps, puis sors de la salle de bains et enfile une courte robe en coton pour écouter les informations.

Alep, la grande ville du Nord, à majorité arabe sunnite et chrétienne arménienne, tient une place particulière dans mon cœur. Elle a pour moi la saveur du désir. J'y suis allée quelques fois pour des engagements professionnels, quand je travaillais à Damas. Ce dont je me souviens surtout, c'est la loyauté de la plupart de ses habitants, notamment les riches et les commerçants aisés, à l'égard du régime de Bachar el-Assad. Les Aleppins sont reconnaissables à leur fameux accent lourd et rugueux, comme sont fameux également leur *kebbé*², leurs kébabs, leurs pâtisseries, leur

1. Les fibres de loofah, d'un usage courant en Orient.

2. Boulette de viande.

thym, leur forteresse et... le chanteur Sabah Fakhri¹. Je ne trouve d'explication au soutien du régime par les Aleppins que leur peur de revivre les terribles événements des années 1980 et leurs intérêts commerciaux immenses, qui caractérisent la capitale économique du pays et l'ancienne capitale des Hamdanides. J'ai interrogé mon mari et amant légitime, aleppin :

– Pourquoi le soutenez-vous ?

Il alluma une cigarette, prit une gorgée de whisky et me dit :

– Ma chérie, les événements horribles des années 1980 nous ont traumatisés. À l'époque, nous avons bu la coupe jusqu'à la lie. Nous n'avons pas envie de recommencer. Et puis, ajoute-t-il soudain et avec force, nous sommes avec Bachar jusqu'à la mort. Nous l'aimons. Je l'aime.

*

* *

Ma mère est une femme de beauté moyenne, de forte personnalité et aimant la poésie. Elle a grandi dans une modeste famille ismaélienne², originaire d'un village dénommé Aqareb, à l'est de Selmieh et situé à quarante-cinq kilomètres de la ville de Hama. Je ne m'y suis rendue que de rares fois, assez pourtant pour me souvenir de ses maisons en terre avenantes, surmontées de petits dômes qui bronzaient à l'heure du couchant et ressemblaient le matin à de paisibles œufs d'autruche poudrés. S'y trouvait une source dénom-

1. Qui a maintenu l'héritage musical d'Alep.

2. L'ismaélisme est un courant minoritaire de l'islam chiïte.

mée As-Safi, « l'eau claire ». Sous les pierres qui entouraient cette source, ou dans le village, vivaient de vrais scorpions, au poison menaçant, raison pour laquelle je détestais y aller, malgré les moments agréables que je passais en compagnie de mes deux oncles maternels, Fayçal et Ghazi, et leurs épouses. Ils n'ont pas d'enfants. J'ai su par la suite qu'ils étaient stériles, ainsi que mon troisième oncle maternel, établi au Liban. Ils nous recevaient à bras ouverts, ma mère et moi, ainsi que les enfants de mon unique tante maternelle. Nous allions jouer ensemble, visiter la source et manger du fromage blanc avec des pastèques et du pain *tannour*¹ mouillé. Un rituel auquel mon oncle Ghazi était très attaché, avant que l'on se rassemble en cercle, durant les soirées d'été, sous la lune.

En sortant du village, je remarquais la petite mosquée grise. Un souvenir tenace, alors même que je ne prêtais aucune attention aux deux mosquées de Masyaf, mon village. D'ailleurs, ma mémoire n'a enregistré l'existence d'aucune mosquée dans les villages alaouites, à l'exception de la mosquée Naïssa, que Hafez el-Assad a fait construire à Qardaha², en 1991, en hommage à sa mère dont nous voyions le visage sur les photos collées aux vitres arrière des voitures, représentant le président s'inclinant devant sa mère, à la tête surmontée d'une auréole.

Ma mère a passé la majeure partie de sa vie au village de sa mère, Masyaf. Elle fréquenta l'école de Hama avant de rejoindre son poste d'enseignante et d'étudier la littérature arabe à l'université de Damas.

1. Galettes de pain très fines et très grandes.

2. Berceau de la famille Assad.

C'est là qu'elle rencontra mon père, le beau villageois rebelle. Ils vécurent une belle histoire d'amour jusqu'à la mort de ce dernier, malgré les tentatives répétées et obstinées de sa belle-mère pour la démolir. Ce qui faillit se produire à plusieurs reprises, lorsque les époux désespéraient de voir s'éloigner cette veuve éprise de son fils au point de faire irruption dans le lit conjugal durant ses nuits blanches. Ma mère m'a raconté qu'il leur arrivait de prendre la décision de se séparer et de divorcer, en attendant la mort de ma grand-mère, pour mieux vivre en paix après. Mais le destin a voulu que mon père mourût jeune. Son histoire resta présente pendant de longues années dans les larmes et les conversations de ma mère, et jusqu'à son dernier souffle dans les conversations, les joies, les peines et les souvenirs de ma grand-mère qui se remémorait chaque instant vécu avec lui. Les fils d'une hostilité déclarée et tue ne se sont jamais rompus entre les deux femmes, malgré la tragédie et malgré le temps.

La lèvre de ma mère tremble avant qu'elle se mette à pleurer. Elle a une voix fascinante et éloquente quand elle déclame des poèmes ou anime des rencontres oratoires. Elle est connue à Masyaf pour sa culture et sa présence féminine unique. On dit qu'elle fut la première femme à avoir fumé publiquement à l'université de Damas. On dit aussi qu'elle est masculine, car elle préfère porter le pantalon et ne se maquille pas. Dans notre jolie maison de la rue Masaken, de la terrasse de laquelle je pouvais admirer la verdure dense du mont Machhad, j'ai passé pratiquement toute mon enfance et mon adolescence entourée d'hommes de lettres, d'écrivains, de poètes et d'intellectuels, alaouites et ismaéliens, qui vivaient en voisins

dans la même ville. Ceci m'a amenée, par la force des choses, à retenir la plupart des poèmes de Mahmoud Darwich et de Badr Shaker Assayab, à lire Jabra Ibrahim Jabra, Nawal al-Saadawi et Abderrahmane Mounif. Ceci m'a également empêchée d'avoir une attitude partielle vis-à-vis de telle ou telle communauté.

*

* *

La lumière du matin filtre à travers le store vénitien et me réveille. Je saute de mon lit, en bois de hêtre, suivie à l'instant même par mon chien. Telle est son habitude. Il se réveille avec moi dès le moindre signe attestant que je suis éveillée, sauf quand il est malade ou de mauvaise humeur. Dans ces cas-là, il me regarde du coin de l'œil pour s'assurer que je n'ai pas encore mis mes vêtements de ville, ce qui le rassure. Il peut s'étaler de nouveau, boudeur. Joy me suit à la cuisine, puis à la salle de bains et enfin dans le séjour. Il paraît heureux, vif et désireux de jouer, ce que laisse comprendre le rythme des mouvements de sa queue. Par une manivelle manuelle, je relève le store en bois protégeant la baie vitrée donnant sur le jardin et le surplombant de quatre grandes marches en marbre. La lumière envahit les lieux. Un voile de rosée couvre encore le bougainvillier, le lierre et les rosiers en face de la porte. Je prépare mon bol de café au lait et vérifie l'heure sur mon téléphone portable. Je n'ai ni pendule ni réveil, pas même une montre. Mon rapport aux montres ressemble à celui de mon chien Joy avec les chats. Je les déteste comme un ennemi éternel. Mais alors que mon chien poursuit les chats, c'est le temps

qui me poursuit. Je le fais pour ne pas croire que nous sommes voués à grandir, à vieillir et à mourir.

Je prends le combiné et commence le rituel du bavardage matinal avec mon amie et collègue Mona qui travaille pour un journal gouvernemental. C'est une très belle femme pour son âge, la cinquantaine, à la carnation rose et à la taille svelte. Elle est née dans une grande famille damascène conservatrice, qui l'a obligée à se marier très jeune avec un commerçant dont les infidélités, qui vont se multipliant avec l'âge, la font souffrir. Il ne lui est pas permis de divorcer, de peur d'entacher la réputation de la famille, mais également de peur qu'elle ne revienne vivre jusqu'à la fin de ses jours dans la maison familiale du quartier des Mouhajirine, l'un des plus huppés de Damas, maison désertée après la mort de ses parents, et promise à la vente par ses frères. Avec sa part du fruit de la vente, elle achèterait une maison en banlieue, ce que les enfants des beaux quartiers de Damas rechignent à faire. Mona a conscience du risque qu'il y a à prendre une décision cruciale qui la mettrait sous le joug de ses trois frères, après s'être habituée à la dictature d'un seul homme, d'autant plus que sa beauté, délicatement préservée, est l'objet de l'admiration des hommes, de la jalousie de son mari et des doutes de ses frères, insensibles à ses dépressions et à sa vie menée en compagnie des tranquillisants, des envoûteurs et des charlatans. Elle se résigne donc, sans perdre l'espoir de ramener son mari dans le droit chemin.

Mon chien aboie avec insistance. Quelqu'un est sûrement devant la porte. C'est en effet l'heure convenue avec mon ami Majd, que j'ai prié avec insistance de venir me voir. Après avoir ouvert les deux portes,

l'une en métal et l'autre en bois, et l'avoir fait entrer, je lâche la laisse de mon chien impatient d'aller courir sur la place entourée de grands immeubles dont l'un abrite ma maison.

Je salue Majd, dépose un baiser sur sa joue et vais préparer un café. Médecin anesthésiste exerçant dans un hôpital militaire, Majd est un lecteur insatiable et un ancien prisonnier du temps de Hafez el-Assad. Ses gardes à l'hôpital, indispensables pour pourvoir à ses besoins matériels, l'ont empêché de terminer le recueil de nouvelles qu'il a commencé à écrire, et d'épouser la fille qu'il aime. Cette dernière n'a pas osé franchir le pas, après que son père l'a menacée de couper les ponts avec elle si elle s'avisait d'épouser un Alaouite, communiste athée et pauvre de surcroît.

– Comment vas-tu ? lui demandé-je avec douceur.

Il serre les lèvres, comme chaque fois qu'il a quelque chose d'important à dire :

– La situation est mauvaise. Es-tu au courant de ce qui s'est passé à Deraa ?

– Pas vraiment. Raconte.

Je vois dans ses yeux une lueur de tristesse mêlée à de l'admiration, que je ne lui connais pas. Il me répond :

– Des enfants de Deraa ont écrit sur les murs de leur école : « Le peuple veut la chute du régime. » Les éléments des forces de sécurité sont exténués après deux nuits passées à poursuivre des chiens sauvages sur lesquels de jeunes inconnus ont tracé des slogans hostiles au pouvoir. Il faut absolument tuer ces chiens et les enterrer, faute de pouvoir effacer les slogans écrits à même leur corps.

Ayant allumé une nouvelle cigarette, il continue :
– C'est alors qu'est survenu l'incident des slogans sur les murs de l'école. Atef Najib, cousin du président du côté paternel et responsable de la sécurité à Deraa, était fou de rage. Il a ordonné l'arrestation des enfants.

Je n'ai pas pu vérifier l'incident des chiens, bien que mes sources en aient attribué le récit à un officier de la sécurité à Deraa. Mais ce dont je suis sûre, c'est qu'Atef Najib, devant Fayçal Kalthoum, préfet de Deraa, a arrêté quinze enfants de onze à dix-sept ans et a ordonné que leurs ongles soient arrachés et leurs jeunes corps torturés. Ces enfants sont restés un mois en détention, à l'exception d'Ahmad Thani Aba-Zaïd, qui a disparu pendant cinq mois avant de réapparaître, relativement remis des tortures qu'il avait subies. Atef Najib, à cette occasion, fit cette fameuse réponse aux habitants et aux sages de Deraa venus intercéder pour leurs enfants : « Partez et engendrez d'autres enfants. Si vous n'en êtes pas capables, envoyez-moi vos femmes pour que je les engrosse. »

Majd me dit qu'il est obligé de partir pour regagner son poste à l'hôpital. J'ai appris par la suite qu'il allait visiter les points de rassemblement potentiels des manifestants à Damas, afin d'y prendre part.

2.

Le destin et ma mère ont tracé les lignes de ma vie. Mes études de lettres françaises ont participé au complot ourdi contre moi, qui avait déjà commencé dans notre maison de Masyaf. Le destin exerçait son passe-temps favori, consistant à regarder les réactions des gens et leurs modes uniques pour contourner leurs échecs en inventant méthodiquement des ruses et des illusions, leur procurant l'envie de vivre et justifiant leur existence. La vie sans rêve est impossible, le destin le sait et savoure. Ma mère, quant à elle, ne sait pas que son rêve de faire de moi une présentatrice va orienter ma vie, une vie que je vais mener d'une façon stricte, transformant toute possibilité de retour en arrière en un piège pour la volonté et une redoutable épreuve d'identification avec la douleur. Elle ne sait pas que ses espoirs, qui deviendront les miens, me feront assister à la naissance d'êtres clonés et défigurés, sauvages et faibles, cernés par leurs infirmités témoins de leur impuissance, condamnés par leur désir de s'entre-dévorer à la première famine ou au premier danger. Ces êtres se multiplieront, vivront et croîtront dans une atmosphère propice, comme le sera celle de l'Office de la radio et de la télévision arabe syrienne

(ORTAS) ou celle des institutions culturelles et publiques, dans un premier temps puis, dans un second temps, l'atmosphère de l'ensemble des espaces et des lieux syriens. Nous, les sains d'esprit, nous observerons cette métamorphose, avant de perdre petit à petit notre capacité de voir les difformités de nos esprits qui commenceront à se transformer.

Je travaille en tant que rédactrice à la radio depuis 1999, grâce à l'aide d'un officier du palais présidentiel, accompagnateur personnel du président Hafez el-Assad, cousin d'une de mes amies à la cité universitaire.

Au cours de ma première année, l'ORTAS a organisé un concours en vue de recruter des présentateurs. Évidemment, ma mère, plus intéressée que moi, en avait eu vent avant moi. Nous qui travaillions à l'ORTAS, nous n'étions au courant de ce type d'événements que tardivement, pour des raisons liées à la confidentialité et au mystère entourant leur annonce. Quand les concours étaient officiellement annoncés, tout le monde tournait la chose en dérision, affirmant que les noms des lauréats étaient connus d'avance et que la tentative d'y participer était vaine, sinon folle. Nous qui faisons partie du personnel de l'ORTAS, nous évoquions toujours la corruption qui y régnait, dans des rituels de médisance quasi collective et marginale, qui étaient du pain bénit pour les personnes chargées d'écrire des rapports, mêlées à nous, impatientes de préparer leurs dossiers et de nous dénoncer. Ceux qui profitaient réellement de la corruption ne commentaient pas les propos que nous osions enfin